

M. TSVÉTAÏEVA
R. M. RILKE

Est-ce que tu m'aimes encore ?

Correspondance

Rivages poche
Petite Bibliothèque

« Je t'aime et je veux coucher avec toi, cette concision n'est pas permise à l'amitié. Mais je le dis d'une autre voix, presque dans le sommeil, profondément dans le sommeil. Je sonne tout autre chose que la passion. Si tu me prenais contre toi, tu prendrais contre toi – les plus déserts lieux. »

Marina Tsvétaïeva à Rilke

Marina Tsvétaïeva, de France où elle vit exilée, entre en contact épistolaire avec Rilke, en mai 1926. À sa lettre, brûlante de dévotion envers celui qui est pour elle l'incarnation même de la poésie, Rilke répond profondément touché. S'ensuit une correspondance passionnée de part et d'autre, une histoire d'amour et de mots. Entre ces deux poètes que séparent l'âge, la langue maternelle et le style, l'échange est admirable d'entente, de profondeur et de franchise.

Collection dirigée par Lidia Breda

Rainer Maria Rilke
dans la même collection

Journal de Westerwede et de Paris, 1902
Lettres de Paris, 1902-1910
Élégies de Duino
Poupées
Mitsou, histoire d'un chat (avec Balthus)

Marina Tsvétaïeva
dans la même collection

Après la Russie
Matin bénis. Lettres de France et d'URSS

Rainer Maria Rilke
Marina Tsvétaïeva

Est-ce que tu m'aimes encore ?

Traduit de l'allemand, préfacé et annoté par Bernard Pautrat

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Note de l'éditeur : La correspondance entre Rainer Maria Rilke et Marina Tsvétaïeva est extraite de Rainer Maria Rilke, Marina Zwetajewa, Boris Pasternak, *Briefwechsel*, Francfort-sur-le-Main, Insel Verlag, 1983.

Couverture : Luigi Ghirri, *San Pietro in Vincoli*, 1989, © D.R.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-4506-9

L'amour à distance

C'est une histoire comme on les aime, triste et belle. Une histoire d'amours.

Nous sommes en 1925. L'Europe se relève comme elle peut du traumatisme de la guerre. Depuis déjà huit ans, la carte du continent s'orne d'une large tache rouge, qui va loin vers l'est : la vieille Russie des tsars est devenue l'*URSS*, où régna Lénine, à présent Staline. Quantité de Russes ont pris le large, destination Paris, Berlin ou Constantinople ou Shanghai. Beaucoup d'intellectuels, d'artistes, fuyant la terreur, la censure et les purges. En France et dans la république de Weimar ce sont les années folles. L'émigration russe s'y installe comme elle peut, souvent dans la misère. Les temps pour eux sont durs.

À Berlin vit un peintre russe, avec une partie de sa famille : Leonid Ossipovitch Pasternak, le père de Boris Pasternak. Homme cultivé, artiste de talent et père d'un poète (car Boris à l'époque est essentiellement un poète), il saisit l'occasion du cinquantième anniversaire de Rainer Maria Rilke, qu'on a célébré dans la presse le 5 décembre 1925, pour reprendre contact avec celui qu'il a connu jeune homme, à Moscou, un quart de siècle auparavant, et pour le féliciter de la gloire littéraire que, depuis, il s'est acquise. Rilke vit en Suisse, à cette époque, seul, d'une solitude choisie et cultivée (il a bien été marié, jadis, mais c'est de l'histoire ancienne). En ce mois de décembre il est malade et se trouve dans une clinique, à Val-Mont. C'est là que lui parvient la lettre de Léonid Ossipovitch, à laquelle il va mettre trois mois à répondre : le 14 mars 1926, il lui écrit pour lui dire à quel point sa lettre l'a touché, évoque leurs rencontres anciennes, et ne manque pas de faire des allusions appuyées et élogieuses à Boris, dont il a lu quelques poèmes qui l'ont profondément impressionné.

Dès réception le père prend sa plume et annonce fièrement à Boris qu'il a écrit à Rilke, qu'il lui a parlé de son poète de fils, et que Rilke lui a répondu ! – « une longue lettre pleine de substance, répandant la joie ; répandant la joie parce qu'elle parle de toi, Boria, avec enthousiasme ». Il annonce à Boris qu'il va lui faire parvenir une copie de quelques passages de ladite lettre.

Parvenue à Moscou, la nouvelle fait sur Boris un effet foudroyant. Il faut dire que le terrain est propice. Boris à ce moment-là vit dans une extrême confusion de sentiments, il se cherche, comme écrivain, et comme homme tout court. Il a 35 ans, marié, un enfant, la famille est dans la misère. Il écrit, écrit, de la poésie, jamais content de lui. N'écrit pas seulement de la poésie, des lettres aussi, beaucoup de lettres. En effet, quoiqu'il aime sincèrement sa femme, en même temps il s'est pris d'amitié, puis d'un amour fou, « absolu » dit-il, pour une poétesse russe qu'il a vaguement connue jadis, dont il aimait déjà la poésie depuis la lecture de son recueil *Verstes*, mais dont *Le*

poème de la fin, lu tout récemment, vient de lui faire comprendre, ou croire, que c'est la femme de sa vie. C'est à elle qu'il écrit des lettres et des lettres, exaltées, pleines d'infini, déchirées, déchirantes, et elle lui répond. Elle s'appelle Marina Tsvétaïeva. Il lui dit qu'elle a du génie. Elle a 33 ans. Elle a quitté l'URSS en 1922 pour rejoindre son mari, Serguеï Efron, un ex-officier de l'armée blanche, déjà dans l'émigration, elle a atterri, après Prague, à Paris. Elle y vit très pauvre, elle aussi, avec ses deux enfants. Très seule : quoique violemment antibolchevik et tsariste, elle a trouvé le moyen de se faire mal voir des autres émigrés en déclarant son admiration pour Maïakovski. C'est qu'elle vit pour la poésie, rien d'autre. Et entre elle et Boris, les lettres qui s'envolent de Moscou à Paris et retour sont comme une communion passionnée, à distance, dans la poésie, ils travaillent ensemble, à distance, et ce faisant ils se découvrent, et s'aiment (lui surtout, fou d'amour). Se découvrent des points communs, des admirations communes. Une surtout : Rilke, le grand Rilke. Tous deux le

reconnaissent comme un maître, le Maître, l'incarnation même de la poésie. Dans cette ambiance spirituellement et sentimentalement survoltée, l'annonce faite à Boris d'une lettre de Rilke, et d'une lettre où Rilke parle de lui en bien !, ne manque pas d'éclater comme un coup de tonnerre bienfaisant, une bénédiction. Marina, son *Poème de la fin*, et une lettre de Rilke, tout ça à la fois, c'est trop, trop de joie ! Boris s'exalte un peu plus chaque jour, écrit, écrit à Marina, la tutoie pour la première fois, lui dit son amour, son admiration. Lui dit : « Tu es si merveilleuse, tellement ma sœur ; tellement " ma sœur – ma vie ", tu es un cadeau venu pour moi tout droit du ciel. Tu es à jamais mienne, et toute ma vie t'appartient. » Et attend.

Quoi ? les fameux extraits de la lettre de Rilke, à défaut de la lettre entière. Rien ne vient. Là-bas à Berlin on traîne, la lettre de Rilke passe de main en main dans la famille. Boris s'impatiente, réclame, toujours rien. Enfin ! enfin le 3 avril la lettre lui parvient, amputée d'un passage jugé sans doute un peu trop « politique » sur la vraie Russie

enfouie à présent sous le joug tartare. Il lit « la jeune gloire de votre fils Boris », il lit « des poèmes de lui, très *beaux* », et puis « (…) je suis touché d'apprendre que lui, Boris, le poète déjà reconnu d'une nouvelle génération, continue à se tenir au courant de moi et de mes travaux », et puis « des poèmes très impressionnants de Boris Pasternak » (que la revue *Commerce* vient de publier en français, à Paris). Boris, littéralement, est soufflé : son idole descend jusqu'à lui, c'est comme une tempête. Le 12 avril il fait ce qu'il n'aurait jamais pensé oser faire : mobilisant toutes ses ressources en allemand, il écrit à Rilke : « Je vous dois les grandes lignes de mon caractère, la manière de mon existence spirituelle. Ce sont vos créations. » Il raconte l'effet quand il a lu la lettre : « J'ai couru à la fenêtre. Il neigeait, des gens passaient. Plus rien n'existait alentour, je pleurais. » C'est une belle et longue lettre, sur lui, sur eux, sur la poésie. Et comme, dans l'existence, surtout des poètes, tout se mélange, il parle aussi de Marina, « Marina Tsvétaïeva, une poétesse-née, un

grand talent de la race d'une Desbordes-Valmore. Elle vit dans l'émigration à Paris. J'aimerais – oh ! je vous en prie je vous en prie pardonnez-moi l'audace et l'apparente indiscrétion –, j'aimerais, j'oserais souhaiter qu'elle vive à son tour quelque chose de semblable à la joie qui m'a submergé grâce à vous. » Il prie Rilke d'envoyer à sa grande, sa seule amie un exemplaire dédicacé des *Élégies de Duino*, qui viennent de paraître. Il lui précise qu'il ne saurait pas même rêver d'une réponse directe à sa lettre, que tout passera par Marina, dont il donne l'adresse, et qu'il tiendra cet envoi pour la preuve que lui Rilke a bien reçu sa lettre. Détour à coup sûr motivé par le désir d'associer Marina à ce qui se noue entre Rilke et lui, de tout partager avec elle, mais qui a aussi sa raison pratique : les relations postales sont coupées entre la Suisse et la Russie soviétique. Et c'est pourquoi, du reste, Boris expédie sa missive à son père, à Berlin, à charge pour ce dernier de faire suivre.

De nouveau, à Berlin, on traînasse. Le 22 avril, Léonid écrit à Boris pour lui dire

que le détour par Marina n'est pas une bonne idée, et lui communique l'adresse de Rilke. Le 30 avril, il écrit à Rilke pour lui accuser réception de sa lettre du 14 mars et lui décrire l'effet produit : joie intense à Berlin, et à Moscou [c'est-à-dire sur Boris] un incendie ! Et il joint à l'envoi la lettre de Boris.

Boris, de son côté, pendant ces jours d'avril, commence à envisager sérieusement d'expédier pour l'été femme et enfant chez une belle-sœur en Allemagne, et de rejoindre Marina en France. Il en a « un désir fou ». Le 20 avril, il écrit à Marina des choses comme « (…) je veux vivre avec toi, je veux vivre longtemps, longtemps » ou « j'ai un but dans la vie, et ce but c'est toi ». Oui, dès cet été, en France, tous les deux… Ensemble ils iraient en Suisse, voir Rilke. À moins que l'année prochaine ? Il veut que ce soit elle qui décide, il attend d'elle instamment la réponse. C'est elle sa vie, désormais. Il joint une photo de lui, il écrit, lui si beau : « Je suis terriblement laid. Il faut me cacher l'œil. »

Marina trouve ça en rentrant à Paris, arrivant de Londres. Ça dérange ses plans. Elle hurle sa solitude, mais elle l'aime. Du reste, elle s'apprête à aller passer les beaux jours au bord de la mer, en Vendée, elle en a assez de Paris, des émigrés russes. Aussi lui répond-elle avec froideur, et lui laisse le soin de prendre la décision lui-même (« j'ai dévié le coup », écrira-t-elle plus tard). Il répond le 5 mai : « (…) tu es mon seul ciel légitime, et ma femme légitime, légitime à tel point que je commence à percevoir dans la force répandue en ce mot une obsession qui n'y a jamais résidé jusqu'ici. Marina, mes cheveux se dressent sur ma tête, de douleur et de froid, lorsque je te nomme. » Le 8 il rajoute une suite : « Oh, combien je suis à toi, Marina ! Partout, partout ! »

Au tout début de mai, Rilke reçoit enfin la lettre de Boris. Entre Tsvétaïeva et Rilke, ça commence. Dès le 3 mai il écrit, à cette Marina Tsvétaïeva tout à fait inconnue de lui, une lettre pleine de chaleur. À l'égard de Boris, d'abord, dont il dit combien la lettre l'a ému : « Je suis si bouleversé par la pléni-